

Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 48 (1940)

Heft: 20

Artikel: Der Bauer

Autor: Runeberg, J. L.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-973043>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sur pied. La salle d'opération, propre comme à l'hôpital civil, à trois éclairages: électricité, pétrole, acétylène. Les caisses militaires vert foncé aux lettres blanches laissent entrevoir leurs redoutables instruments aux formes tourmentées. Tout est prêt.

Les maisons du lazaret portent toutes les insignes de la Croix-Rouge et il n'y a pas d'autres troupes dans ce hameau que les soldats sanitaires. Hélas! les bombardiers russes ne respectent pas ces insignes. Bien au contraire! La Croix-Rouge semble être une de leurs cibles préférées. L'on m'a assuré que plusieurs hôpitaux (huit selon les uns, neuf selon les autres) ont été bombardés. Faute de temps, je n'ai pu le constater personnellement.

Le directeur d'un hôpital militaire m'a confié son embarras: «Si j'arbore les insignes de la Croix-Rouge, me dit-il, j'attirerai vraisemblablement la foudre sur mes blessés. Si je ne le fais pas, je m'expose en cas de bombardement, à de légitimes reproches. Je suis extrêmement perplexe... Hier, vingt bombardiers ont passé sur mon hôpital qui n'a pas été bombardé. Deux autres infirmeries qui les arboraient ont été touchées par des bombes incendiaires... que faut-il faire?... «Un officier précise que, dans l'un des hôpitaux, une bombe est entrée dans une chambre de blessés, et qu'elle est ressortie pour n'éclater qu'au dehors, sans blesser personne...

Cet hôpital est fort bien conçu. Les hommes sont dans des dortoirs ou deux par deux dans les grandes chambres claires, aux lits de fer bruns. Tout est impeccablement propre.

*

Avec le capitaine-médecin, je fais quelques visites aux opérés. Voici un splendide athlète dont les bras nus s'ornent de biceps pour jeux olympiques.

«Bonjour, comment allez-vous?»

Il pense sans doute que nous sommes des médecins et que nous voulons voir sa blessure? Il rejette le drap de son lit. Il n'y a plus qu'une jambe: l'autre est amputée à la cuisse. J'ai serré les dents.

Un autre: un moignon remplace le pied. Il raconte: il était à cheval, dans l'escadron d'un groupe de reconnaissance. Il est allé droit sur une mine. Le cheval a été pulvérisé. Lui a voulu se relever. Impossible: il marchait sur un moignon. Alors, il a ligaturé sa jambe avec son ceinturon pour ne pas saigner. Pendant deux heures, il a attendu du secours. Oh! cela n'est rien. Mais ce qui me navre, c'est de ne pas pouvoir retourner au front. Que vais-je devenir?...

Le médecin: «Ils sont tous comme ça. Leur premier souci est de dire: «Est-ce que je pourrai retourner?» Ils savent que nous manquons d'hommes devant un ennemi innombrable et leur ardent espoir est de rejoindre leurs camarades. Nous avons de la peine à les garder en convalescence. Oh! ce sont des soldats courageux! Ils nous donnent un grand exemple!»

Pas seulement à vous, Capitaine!

*

Est-il vrai que ces hommes ont subi de graves opérations? que certains d'entre eux ont échappé de justesse à la mort? Cela paraît impossible, tant ils sont frais, vigoureux, solides. Une chambre d'opérés? On dirait une salle de repos où des athlètes attendent, après de rudes épreuves, d'être appelés à quelque finale. Quelle race splendide! Ces garçons sont forts comme les chênes, ils sentent encore la résine de leurs sapins. Et leurs yeux bleus ont la clarté de l'eau de leurs soixante mille lacs...

*

Il y a des blessures atroces causées par des balles dum-dum tirées par des mitrailleuses... Il y a d'autres blessures qu'on a préféré ne pas me faire voir.

*

Le capitaine-médecin, qui dirige l'hôpital, nous offre une tasse de café: sur la table, deux drapeaux; le drapeau finlandais, le drapeau suisse. En pleine guerre, le Finlandais demeure le plus courtois des hôtes.

*

Une sœur glisse dans le corridor, portant une seringue pleine. Elle est vêtue de blanc et de silence. Elle se hâte vers la chambre où, depuis deux jours, elle assiste un moribond, — comme si elle tenait compagnie à un ami au cours d'un pénible voyage.

Les sœurs (les vraies) font entre elles des jeux innocents et elles expriment des étonnements immenses. Elles qui voient naître, souffrir et mourir, paraissent tout ignorer de la vie, comme si la naissance, la souffrance et la mort n'en constituaient pas des étapes essentielles. A travers la vie, la douleur et la mort, elles gardent la fraîcheur des sources.

Dans la rue, les sœurs marchent. Dans la cité des malades, les sœurs (les vraies, les prédestinées) ne marchent pas. Elles sont comme les cygnes sur l'eau: simplement, elles avancent.

Die Ausrüstung von Kranken-Mobilien-Magazinen

ist seit Jahrzehnten unsere Spezialität

Kopfleihen

Bettstoffe

Luft- u. Wasserkissen

Bronchitisessel

Bettaufzüge

Heizkissen

Klosettstühle

Desinfektionsapparate

Bett-Tische

Kinderwaagen

und allen übrigen Bedarf können wir Ihnen in erstklassiger Qualität und zu günstigen Bedingungen liefern

Verlangen Sie den Besuch unserer Vertreter, die Sie fachgemäss beraten werden

A. SCHUBIGER & Co., LUZERN

Telephon 2.16.04

Gegründet 1873

Kapellplatz

Les sœurs (les vraies, les appelées) n'ouvrent pas les portes. En arrivant près de l'huis, elles murmurent un mot de passe et la porte glisse et se referme sur elles. C'est ainsi que la lumière pénètre dans la chambre des malades: car la lumière et les sœurs ont le même mot de passe.

Les sœurs (les vrais, les élues) ne rient guère. Mais leurs yeux et leurs lèvres sourient. Même dans les pires moments. Même quand leur cœur sanglote. Lorsque le soldat meurt, c'est sur ce sourire que son regard se fixe, c'est à lui que son âme s'accroche. C'est ce sourire qui ferme ses yeux.

(Ces lignes sont extraites de l'ouvrage du colonel Henry Vallotton, *Finlande 1940*. Librairie Payot.)

Der Bauer

Nach J. L. Runeberg.

Hoch im Norden zwischen Finnlands Mooren lag das Gütchen eines alten Bauern. Fleissig brach sein Arm den kargen Boden. Doch zum Himmel flehte er um Wachstum. Gräben zog er, pflügte und besäte.

Als der Lenz vom Schnee das Feld befreite, schwemmte er die Hälfte von der Saat mit. —

Als der Sommer kam mit Hagelschauern, lagen viele Halme auf dem Boden. — Als der Herbst kam, nahm den Rest die Kälte.

Und die Frau des Alten rief verzweifelt: «O wir armen, ganz verlassenen Menschen! Not ist bitter, doch Verhungern schlimmer.»

*

Aber er nahm ihre Hand und sagte: «Prüfen will der Herr uns, nicht verstossen! Misch zur Hälfte Rinde in das Brotmehl! Ich will doppelt fleissig Gräben ziehen. Doch zum Himmel flehe ich um Wachstum!»

Rinde buk die Frau ins Brot zur Hälfte. Doppelt fleissig zog der Alte Gräben, tauschte Schafe gegen Korn und säte.

Als der Lenz das Feld vom Schnee befreite, schwemmte diesmal nichts von der Saat er mit. — Als der Sommer kam mit Hagelschauern, lag jedoch das halbe Feld zerschmettert. — Als der Herbst kam, nahm den Rest die Kälte.

Seine Frau schlug sich die Brust und klagte: «O wir armen, ganz verlassenen Menschen! Lass uns sterben! Gott hat uns verstossen. Tod ist bitter, schwerer noch, zu leben!»

*

Doch er nahm der Hausfrau Hand und sagte: «Prüfen will der Herr uns, nicht verstossen. Mische doppelt Rinde in das Brotmehl. Ich will doppelt längre Gräben ziehen. Und zum Himmel will ich fleh'n um Wachstum.»

Rinde buk die Frau nun doppelt in das Brot. Und doppelt längre Gräben grub der Alte, tauschte Kühe gegen Korn — und säte.

Als der Lenz das Feld vom Schnee befreite, schwemmte er auch diesmal keine Saat mit. — Als der Sommer kam mit Hagelschauern, schlug er keinen einzigen Halm zu Boden. — Und im Herbst verschont' der Frost den Acker, liess ihn steh'n in Gold bis auf die Ernte.

*

Da fiel er auf seine Knie und sagte: «Prüfen wollte Gott uns, nicht verstossen!» Und die Frau sank auf die Knie und sagte: «Prüfen wollte Gott uns, nicht verstossen!» — Doch voll Freude bat sie dann den Alten: «Ach, nun greife stark und froh zur Sense! Frohe Tage sind



Die Sekretärin des Kommandanten rückt, beladen mit Rucksack und Schreibmaschine, mit ihren Kameradinnen wieder ein (Z.-No. III 1120)

nunmehr gekommen. Jetzt ist's Zeit, die Rinde wegzuerwerfen und das Brot aus reinem Mehl zu backen!»

Da nahm er die Hand der Frau und mahnte: «Weib, o Weib, nur die bestehn die Prüfung, die den armen Bruder nicht vergessen! —

Misch zur Hälfte Rinde in das Brotmehl!
Denn erfroren ist des Nachbarn Ernte.»

(Aus «Schweizer Volksbildungsheimen.»)

Dal diario di una giovane esploratrice

10 marzo 1939.

Oggi mi sono annunciata alla Federazione svizzera delle esploratrici per essere assegnata in caso di mobilitazione, ad un servizio sanitario militare. Il corriere del mattino mi ha portato a casa, l'ordine di marcia.

E' cosa naturale che m'inscriva; babbo è dello stesso parere. Un gesto semplice... eppure... la circolare con la chiamata è lì vicino a me, sul tavolino; un semplice stampato, così semplice come l'atto della mia adesione — eppure il seguito è ben complicato; domande alle quali nessuno può oggi rispondermi, inquieto ascoltare. Incertezze, uno strano sentimento che un periodo nuovo s'inizia nella mia vita e un capitolo allegro e spensierato si chiude. Come è la situazione politica? Interessi nuovi nascono in me! Mi precipito sulle edizioni della sera. Ora provo un senso di responsabilità e mi sento cresciuta.

20 marzo 1939.

Ieri, all'assemblea dei delegati della Federazione delle esploratrici la mia confusa immagine di un ospedale militare si è fatta più precisa. Oramai il pensiero di una mobilitazione non mi spaventa più. Molte delle mie amiche si sono pur annunciate; avrò dunque delle compagne.

15 agosto 1939.

La gente parla di politica. Anche quassù nel valle Maderan. Peccato! La nostra vita oggi è proprio così piena di sole e spensierata. Accampamento di esploratrici in una delle più incantevoli valli della patria!

Nelle pentole fuma la zuppa.

Rumor di vasselame in alluminio, scoppiar di risa, Annamaria suona, col suo organino, piccoli motivi senza pretese e uomini semplici voltano il fieno lì nel prato accanto alla tenda. Quanta pace! Quanta semplicità! Nello sfondo guata la politica, minacciano i giganteschi bisogni e le immani crudeltà di una guerra moderna. Io non sono più estranea agli avvenimenti; mi sono annunciata e sono pronta! Il fieno odora di rinchiuso e del tepore di stalla. Guerra? Ecco là la Dora; anch'essa si è annunciata. Essa mi guarda. «Non ha più sentito nulla della nostra incorporazione?» mi grida. «No» rispondo e seguo con lo sguardo i lenti movimenti dei fienaiuoli.

27 agosto 1939.

Lavoro nel riparto contabilità di una impresa di costruzioni. Oggi l'inquietudine cronica non si manifesta, come di solito, in chiasso e grida, ma percorre tutta l'atmosfera dell'ufficio con vibrazioni taglienti che torturano i nervi. A ogni banco le teste sono chine sui giornali. Proprio durante il lavoro! Una tale indisciplina non è mai successa prima. Mobiliteremo? Dovrò entrare in servizio? Quando? Dove? Che incertezza! Chiamo le mie compagne; esse non ne sanno più di me.

29 agosto 1939.

Il mio principale e quasi tutti gli operai entrano stamattina in servizio. Io lavoro fino alle otto di sera; gli affari più urgenti devono essere sbrigati. A casa mi aspetta un ordine di marcia: «Dovete presentarvi subito alla S. S. M.» Subito? Subito significa oggi ancora.

Parlai al telefono con le mie compagne. Esse sarebbero partite col treno delle dieci. «Tu vieni certo con noi?» chiesero. Preparai il sacco, parlai coi miei genitori di inezie, mangiai alcuni bocconi, spazzolai il cappello di esploratrice, infilai la mia uniforme e quasi non mi persuadevo che ora dovessi veramente entrare in servizio.

Ora eccomi in treno. Le mie compagne chiacchierano. Esse simbolizzano per me una parte della mia città. Che senso di quietudine viaggiare con le mie compagne! Verso l'incertezza! L'incertezza si ripartisce su molte spalle e non opprime più. Tra mezz'ora, a mezzanotte, arriveremo a destinazione.

3 settembre 1939.

Scrivo a letto; la mia lampada tascabile mi rende servizi inapprezzabili. Il tempo stringe e scrivo quindi in stile telegrafico. Abitiamo in belle camere e dormiamo in veri letti. Ci aspettavamo come accantonamento un fienile e sacchi di paglia; fu una gradita sorpresa. Il primo giorno di servizio attivo trascorse nell'aspettare e nello sbrigare in tutta fretta determinati compiti. Questo cambiamento di velocità richiedeva speciali attitudini. Ma io mi faccio avanti. Alle nove tutti gli uomini della sezione sanitaria si riunirono sotto castagni frondosi. Dai rami penzolavano tavole con le scritte dei vari riparti. Tutta la compagnia venne ripartita sotto i sei alberi. Per noi esploratrici non c'era alcuna tavoletta con la relativa scritta. Errore di regia? Ci raggruppiamo sotto il settimo albero — e aspettiamo.

Suore dignitose stavano in gruppi; gli abiti neri, ampi attorno alle anche e le cuffie davano ai movimenti pacati della testa un non so che di imponente. Delle samaritane chiacchieravano tra di loro e soldati delle colonne di infermeria e della Croce-Rossa si scambiavano merce da fumare.

Un ufficiale si fece verso di noi: «Chi di voi sa stenografare e scrivere alla macchina?» Io mi avvanzi e con me altre tre esploratrici. Così era consacrato il nostro destino nella sezione sanitaria militare. Con questo atto la mia attività futura era guidata in una determinata via; venni assegnata al comandante come segretaria. M. Reinhard.

(Trad. di Elio Boscacci.)



Junge Samariterinnen rücken in ihrer neuen Tracht zum Aktivdienst in der M. S. A. ein (Z.-No. III 1118 Wü)